

TRAVAIL ET RELATIONS SOCIALES

COMPETENCE, ALLEGEANCE ET VASSALITE

Résumé :

Dans les sociétés occidentales le travail est considéré comme un effort volontaire créateur de richesses. Ces richesses sont quantifiées et justifient le revenu. Est il possible d'appliquer cette signification du travail pour l'Algérie ?

Abdelatif KERZABI
Faculté des sciences
Economiques et de Gestion
Université de Tlemcen

SECTION 1 : TRAVAIL ET ACTIVITE EXISTENTIELLE

Avec l'industrie, l'homme se libère de la nécessité de subsistance, il ne produit plus pour lui-même, il produit pour les autres; pour la société. Cette liberté fait du travail une activité qui s'accomplit dans la sphère publique au lieu de la sphère privée. Cette sphère publique demande, définit, reconnaît et rémunère le travail¹. Le travail se détache de son porteur pour appartenir à la société. Le travail se dépouille de sa particularité. C'est la négation de l'activité existentielle. Dans ce sens, l'organisation scientifique du travail a été l'effort constant de détacher le travail en tant que catégorie économique quantifiable de la personne vivante du travailleur².

La rationalisation est d'abord intervenue sur le travailleur afin qu'il augmente son rendement. Cependant, le travailleur du XVIII^e siècle avait un rythme de travail qui obéissait aux nécessités de subsistance, c'est à dire, juste de quoi couvrir ses besoins et ceux de sa famille. C'est pour cela que le recours au travail des enfants n'était que le résultat du refus des travailleurs adultes a adopter l'intensification du travail. L'apparition de la machine va soumettre l'individu à un rythme de travail qu'elle impose. Cette soumission, encore une fois, ne s'est pas fait sans résistances qui ont conduit à plusieurs révoltes.

Encore une fois, le capital récidive en liant les produits offerts par la production et le travail fourni. Le travail devient un moyen pour accéder à ces produits. Or, pour que le travail devienne un moyen hétéro-régulé pour acquérir des biens, il faut d'une part que ces biens procurent des satisfactions telle qu'ils incitent au travail et que l'argent médiatise la relation entre travail et biens produits d'autre part. Gagner plus justifie le travail. La quantité d'argent que permet le travail est l'expression de l'effort fourni qui se compense par la satisfaction dans l'usage des biens et services achetés. Le bien n'a de valeur que cette satisfaction qui compense le travail. Celui ci cesse de faire partie de l'activité humaine, il est l'activité elle-même mais quantifiée, normalisée et imposée à l'individu. Le travail devient l'acte rationnel

par excellence que l'industrie, à travers le capital, a produit par une triple isolation : travailleur, travail et produit du travail.

C'est une véritable révolution pacifique que le capital a mené pour bouleverser les valeurs ancestrales. L'activité humaine, au lieu d'être existentielle, se dépouille de celle ci pour la produire. L'insatisfaction illimitée prend la place de la nécessité. Les besoins croissants sans cesse commandent la production et par-là le travail.

SECTION 2 : TRAVAIL ET ACTIVITE VASSALISEE

Plus la capacité financière, productive et technologique d'une entreprise est importante, plus l'est son pouvoir économique, plus l'entreprise tend à imposer sa logique et ses intérêts dans son rapport avec les autres acteurs économiques et politiques³. L'enjeu final de la performance est l'assujettissement du pouvoir politique.

En Algérie, si la performance financière issue de la performance productive est restée non conforme parce que rattachée aux représentations du libéralisme, le travail n'est pas déployé en vue de l'échange marchand et n'est pas soumis au calcul économique. Il reste une activité préindustrielle externe à l'économie. C'est une activité qui ne met pas en relation les quantités produites, le temps et le résultat. Le travail, source de toute activité finalisée par et dans

l'économique est exclue. L'usage d'une activité finalisée va se déployer ailleurs que dans l'économique. Cette position nécessite plus de précisions. L'usage de la matière dans un processus de transformation en vue d'une valorisation exclut l'activité existentielle de l'homme. Comme le souligne **P. Morino**⁴ "Cela n'est possible que

si les acteurs de l'entreprise n'aient pas de comportement propre, subjectif, qui serait le fruit d'une logique personnalisée". La même remarque est faite par F. Perroux, lorsqu'il signale que la force du travail est conçue comme un objet dénué de ses propres qualités humaines qui obéit aveuglement au procès de production. L'usine, comme creuset de la société industrielle cristallise le travail de l'homme dans la matière. En revanche, l'activité existentielle devient dépendante et soumise à l'activité productive. L'efficacité de l'homme dans la production est sanctionnée par un revenu qui lui permet de mieux intervenir sur le marché comme demandeur de biens et services⁵. La performance de l'homme en tant que producteur fait sa performance en tant qu'acheteur. Plus il produit, plus il est rémunéré et mieux il accède aux biens et services offerts. Or, ces biens et services ne sont que la symbolique d'un statut social aspiré que le travail est seul à permettre. Lorsqu'on achète une cuisinière, un téléviseur, un magnétoscope ou une voiture, on passe d'un statut social à un autre plus élevé. On travaille plus pour mieux vivre hors du temps de travail. S'il n'y a pas de limite à la quantité d'argent gagnée par le travail, il n'y a pas de limites à la quantité d'argent dépensée. La rationalité économique, en monétarisant le travail limité au besoin d'argent a fait sauter les frontières du besoin humain et de sa satisfaction. La consommation s'élève au-dessus des contraintes de survie organique pour accéder au stade du confort. C'est par le travail que l'individu se construit une place dans la société et donc produit une position sociale.

Mais, si la position sociale n'est pas dépendante du travail, alors ce n'est ni la combinaison productive (celle-ci a pour infrastructure l'usine et l'industrie), ni le système de représentations économiques (monnaie et échange) qui lui sont associés qui permettent le passage d'un statut social à un autre. Il n'y a pas de société industrielle. Ce qu'on appelle à tort usines ou entreprises algériennes n'existent pas. En tant qu'infrastructures remettant en cause des pratiques sociales traditionnelles.

SECTION 3 : ALLEGEANCE ET VASSALITE

Si l'usine ne produit pas ou pas assez, ceci veut dire que les individus se font concurrence pour acquérir des choses insuffisamment offertes sur le marché. C'est ce que J. Kornai⁶ appelle l'économie de la pénurie pour la différencier de l'économie du marché où les entreprises se font concurrence sur les individus-clients. Cette concurrence entre les hommes pour l'accès aux choses dont l'offre est

réduite crée un rapport social entre les hommes où sont privilégiées les relations entre personnes. La rareté hiérarchise la société selon la place ou la position qu'occupent les individus avant accéder aux choses rares. Lorsqu'on observe une file d'attente devant un magasin ou une entreprise, il est plus avantageux d'être parmi les premiers que d'être le dernier et peut être ne pas être servi. Les contrevenants à la file sont tout de suite remis à l'ordre. Si les pénuries se généralisent, les files d'attente se généralisent aussi. Au lieu de consacrer son temps pour produire, on le consacre à attendre pour être servi. Ainsi se forme un système de prix non pas en fonction du temps de production mais du temps d'attente. C'est pour cela que les premières places dans la file se vendent comme un bien quelconque. Plus la file est importante et plus le prix à payer pour les premières places est important. Le prix reflète le temps que doit consacrer un individu avant d'être servi. Dans ce cas, ce n'est pas l'efficacité dans la production qui permet l'accès aux biens, mais c'est l'efficacité de minimiser le temps d'attente, Cette efficacité peut être obtenue soit :

- En payant une première place dans la file
- En soudoyant le distributeur et c'est la corruption dans sa forme monétaire.
- En offrant au distributeur une contrepartie sous forme d'un bien rare ou en services, c'est la corruption en nature.

Encore une fois, plus la pénurie envahit l'espace des biens et services d'une nation, et plus ces phénomènes prennent de l'ampleur. Ce qui confirme l'idée selon laquelle la position sociale, au lieu d'être conditionnée par une performance productive, elle se subordonne à la minimisation du temps d'attente qui permet accéder aux choses. Mais comme les choses ne sont que la symbolique d'une position sociale, on peut dire que la minimisation du temps d'attente permet l'accès à une position sociale. L'usine, au lieu d'être le centre de production par excellence, est la place où les individus se font concurrence par la minimisation de ce temps d'attente. Ainsi, à défaut de fournir de l'argent pour une meilleure place dans la file d'attente, les individus offrent leurs allégeances. Seuls les meilleurs serviteurs seront les mieux servis. Rien de neuf des rapports vassaliques du moyen âge! En fin de compte, la minimisation de ce temps d'attente est produit par l'allégeance et la vassalité. C'est la seule manière de constituer ce qu'appelle A. Henni "Le capital relationnel". La relation entre un responsable dans une entreprise n'est pas une relation de travail mais une relation où il y a offreur de position sociale (promotion interne, facilité d'accès à un bien) et un offreur d'allégeance. Le vrai travail,

au lieu d'être producteur, devient ce processus qui permet d'accumuler un capital relationnel. La rationalité se transforme en cette recherche de la meilleure combinaison de soi avec les autres pour accéder à une meilleure position sociale. Autrement dit, c'est la mise en évidence de l'activité existentielle vassalisée de l'homme qui devient travail.

Si cette proposition est acceptée, le pouvoir n'est plus basé sur l'efficacité matérielle mais sur la production d'une clientèle qui offre vassalité et allégeance. Ces attributs sont à la base de la formation du capital humain qui devient le signe de la compétence. Ainsi, tel gestionnaire est compétent parce qu'il permet, grâce à ses relations, d'approvisionner l'entreprise en matières, de la moderniser, d'aider ses subordonnés à accéder au logement ... La compétence dans la production (matérielle, scientifique, techniques ...) n'existe pas parce que les conditions pour sa reconnaissance n'existent pas aussi⁷. Faute d'un marché des compétences, il se forme un marché de l'allégeance - vassalité où fidélité et loyauté sont le signifiant de l'homme. L'entreprise, au lieu d'affronter le marché afin de le

contrôler, contrôle les relations sociales archaïques et les individus par une circulation distributive de la rente pétrolière. C'est pour cela que nous pensons que toute réforme économique doit passer par la réhabilitation du travail.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ¹A.Gorz : "Morphologie du travail, la quête du sens ", Galilée 1988 p25
- ²A.Gorz : "Morphologie du travail, la quête du sens ", Galilée 1988 p35
- ³Boukhobza : "Octobre 88, Evolution ou rupture", Bouchène 1991 p129
- ⁴P. Morino : "L'économiste et le manager", ENAG 1991.p96-97
- ⁵A. Henni : "Le Cheikh et le Patron ", OPU 1993. P30
- ⁶J. Kornai : « Socialisme et économie de la pénurie » Economica 1984
- ⁷Boukhobza : "Octobre 88, Evolution ou rupture", Bouchène 1991 p 96-97

TLEMCCEN

Capitale et carrefour culturel¹

HADJADJ-AOUL MOHAMMED

DEPARTEMENT

DES LANGUES ETRANGERES

FACULTE

DES LETTRES ET SCIENCES

HUMAINES ET SOCIALES

UNIVERSITE ABOU-BAKR BELKAID

- TLEMCCEN -

La « perle du Maghreb », dont la grandeur remonte aux époques des dynasties almoravide, almohade et ziyanides (Le Moyen âge) ne fut pas seulement un grand centre politique, commercial, religieux et culturel, ni seulement un centre d'études islamiques retentissant. Elle joua aussi en tant que capitale du Maghreb central, le rôle de carrefour culturel : ouest-est (Espagne musulmane-Orient) et nord-sud (Europe-Afrique).

Si célèbre jadis, l'histoire globale de Tlemccen reste certes passablement connue. Un labour de très longue haleine reste en effet à accomplir. Pourtant, cette cité royale, « au milieu d'un site ravissant, a gardé dans ses ruines et ses temples, les traces muettes et imposantes d'un grand passé ».

Sa grandeur et sa splendeur remontent au Moyen -âge où, pendant plusieurs siècles, la ville demeura la capitale du Maghreb central. Elle occupa alors un rang distingué parmi les capitales de l'empire musulman. Georges Marçais ne put résister à la tentation de rendre hommage à la ville de son enfance, c'est à dire à celle qui fut pour lui « l'initiation » même à l'étude de la civilisation musulmane et à l'histoire du moyen - âge berbère. Il publia en 1950 dans la série des villes d'art célèbres, une remarquable étude sur Tlemccen.

« Assise au pied d'une montagne et sur les limites d'une vaste et belle plaine » comme dira l'Abbé Bargès, ou comparée à une jeune fiancée allongée sur son lit nuptial comme en témoigne Yahia Ibn khaldoûn (frère du célèbre Abd al-Rahmân et historiographe des rois Beni'Ab al-Wâd), Tlemccen offre au visiteur un souvenir ineffaçable,

c'est une image très attachante qu'elle présente tant par son site admirable, sa terre luxueuse et son paysage attrayant, que par son climat délicieux, analogue à celui des régions du midi de la France. Profitant de la rareté des villes dans cette contrée du Maghreb et bénéficiant de la proximité de la mer, Tlemcen se présentait comme la place forte et faible par moments du Maghreb moyen qui couvrait presque toute l'Algérie future. Ces aspects géographiques allaient lui assigner déjà un rôle stratégique d'une grande importance.

S'il est une ville qui doit son existence même à sa situation géographique par excellence, c'est bien de Tlemcen qu'il s'agit.

Les faits d'arme sont déjà à l'origine du développement des trois grands centres qui forment l'actuel Tlemcen : Pomaria qui devient Agadir ou l'ancien Tlemcen, Tagrart ou Tlemcen nouvelle, et Mansourah, banlieue ouest.

Bien que les origines de la cité se perdent dans la nuit des temps, car on ne lui connaît pas de premier fondateur, on pense qu'elle fut d'abord un poste romain. Si c'est aux vergers qu'elle doit son nom romain, Pomaria, les Berbères lui donnèrent ensuite le nom d'Agadir, c'est à dire citadelle. Vers la fin du XI^e siècle et sous les Almoravides, on donna le nom de Tagrart qui veut dire un fort, à une nouvelle agglomération, lieu de campement de leur chef Yoûcef Ibn Tâchfin.

Appelée autrefois Timisi par les anciens auteurs (Ptolémée), les Berbères Zenatas virent dans Tlim et Sin tantôt l'union de deux choses (la terre et la mer), tantôt poche d'eau. Enfin les Européens la désignèrent successivement par Telemsin, Tremecen, Telemsan, aujourd'hui Tlemcen.

Comme pour l'ensemble de l'Afrique septentrionale, l'obscurité de l'histoire de Tlemcen commence à se dissiper à partir de la pénétration arabo-musulmane qui se situe vers les débuts du II^e siècle de l'Hégire, VIII^e de l'ère chrétienne. Issu de l'Islam, le Kharidjisme, doctrine orthodoxe, eut pour meneur au Maghreb un chef berbère de la tribu des Zenatas qui tiendra tête aux Arabes : Aboû Qorra, qui fit d'Agadir sa base principale. Au IX^e siècle, la ville va dépendre des rois Idrissides de Fès et au siècle suivant ce sont

deux puissances rivales ; les Fatimides de Kairouan et les Omeyyades de Cordoue qui vont se disputer l'hégémonie dans l'ensemble de l'Occident musulman. Ce sont par la suite les

Almoravides de Marrakech qui vont régner sur le Maghreb occidental et l'Espagne entre 1056 et 1147. Ils prendront Tlemcen en 1079 et en 1143 ce fut le tour des Almohades. Ils venaient de constituer, avec à leur tête Ibn Toûmour, une dynastie née d'un mouvement réformiste religieux ayant toujours pour siège Marrakech.

Tlemcen, tenant déjà lieu de métropole au Maghreb central en tant que porte donnant accès au Maghreb extrême, « allait s'affirmer dans ce rôle et préluder à celui de capitale de royaume »².

Au début du XIII^e siècle, l'Empire maghrébin se disloqua pour céder la place à trois royaumes berbères qui se sont partagés l'héritage almohade : celui de Fès à l'ouest où les Mérinides, autrement dit les Beni-Merîn, contestent à leur profit l'ensemble de cet héritage ; celui à l'est où les Hafçides de Tunis nourrissent les mêmes desseins ; au centre enfin le royaume des Beni 'Abd al-Wâd à Tlemcen qui, pris comme dans un étau, fait l'objet permanent des convoitises des princes, et de l'est et de l'ouest. Ses confins allaient alors à l'est jusqu'à Constantine, à l'ouest jusqu'à la partie est de l'actuel Maroc, au sud enfin jusqu'à la ville de Sidjilmâssa. C'est un grand chef berbère, Yaghmorâcen ibn Ziyân qui fonda la dynastie des Beni 'Abd al-Wâd qui va durer trois siècles, de 1236 à 1554, affermissant ses débuts par un long règne de quarante sept années.

Quant à Tlemcen, élevée sous le nom de Tagrart par Yoûcef ibn Tâchfin, elle se rattacha à Agadir pour se transformer en « capitale du Maghreb central et métropole protectrice des tribus zénatiennes »³. Elle connaîtra sa grandeur sous les 'Abdelwâdides ou Ziyânides au point de constituer le plus grand centre du Maghreb⁴. Citadelle réputée, place difficilement prenable, elle connaîtra cependant des hauts et des bas. Sa splendeur lui viendra de rois illustres tels que Yaghmorâcen, Aboû Tâchfin I, Aboû Hammoû Moûssa II. Ses humiliations lui viendront de ses ennemis acharnés, les Mérinides. Souvent vassale de ces derniers, elle connaîtra des moments tragiques et des moments de reconstruction. L'heure de la décadence sonnera dès la fin du XV^e siècle. Elle résistera un demi-siècle aux Turcs et aux Espagnols avant de tomber sous la coupe des premiers en 1559. La ville attendra jusqu'en 1836 pour voir les troupes françaises du maréchal Clauzel y entrer pour la première fois. Sur le plan social Tlemcen comptait au temps de sa

grandeur plus de cent mille âmes selon les chroniqueurs arabes. La population plus ou moins florissante suivant les périodes de paix ou de guerre, était connue pour ses moeurs « douces et polies »⁵.

La civilisation à Tlemcen ira de pair avec les conjonctures politico-militaires. « Que de trésors d'art musulman ont été accumulés dans les enceintes de ces vieux remparts »⁶. Les nombreux monuments musulmans qui sont du plus pur style architectural hispano-mauresque font de Tlemcen une ville à part quant à l'architecture musulmane. En plus de l'action orientale, une étroite parenté relie l'art de Tlemcen à l'art qui florissait dans les cités andalouses. Les nombreuses et belles mosquées qu'abrite la ville ainsi que les plus beaux monuments, ont été érigés entre le XII^e et le XV^e siècle. Les uns sont dus aux rois de Tlemcen, les autres sont l'oeuvre de quelques rois mérinides qui laissèrent de durables empreintes de leurs passage. Les plus fameuses mosquées sont celles de Sidi Boumédienne qui rappelle bien celles de Grenade ou de Fès, la Grande mosquée édifiée par les Almoravides et achevée

par Yaghmorâcen, celle d'Agadir qui est la plus ancienne (récemment déterrée) et qui remonte aux Idrissides. A signaler comme monuments la citadelle bâtie par Yaghmorâcen et supplantée par l'actuel Méchouar, et à trois kilomètres à l'ouest de la ville, Mansourah, ville-camp d'assaillants dont subsistent les ruines et qui atteste encore des heures sombres qu'ont vécues les Tlemcéniens.

Imprégnée de courants politiques et religieux, Tlemcen va – sur le plan culturel – s'affermir au fil des siècles. Déjà florissante avant l'arrivée des Almoravides, elle devient sous cette dynastie « un foyer de piété et un centre d'études religieuses »⁷. C'est là que 'Abd al-Moûmen, le célèbre disciple et successeur de Ibn Toûmour fit ses études. Mes ce sont les Beni 'Abd al-Wâd qui vont entreprendre d'embellir jalousement leur capitale en édifiant « des palais magnifiques, quantité de collèges, des mosquées richement dotées », marquant des étapes « de gloire et de prospérité »⁸. La plupart des sultans tlemcéniens attireront et entretiendront poètes, savants et ulémas. Dès l'origine, Yaghmorâcen va contribuer, pour des raisons d'intérêt politique, à l'épanouissement des sciences et

des études arabes et religieuses. Sous Aboû Hammoû Moûssa II notamment, de célèbres tournois poétiques sont organisés à chaque fête du Mouloud, naissance du Prophète. Exceptés quelques

moments de dépression culturelle, la ville connut en général le rayonnement d'un centre intellectuel important double de celle d'une capitale religieuse et artistique. « On y cultive avec succès assurait Ibn Khaldouïn, les sciences et les arts ; on y vit naître des savants et hommes illustres, dont la réputation s'étendit aux autres pays »⁹. Et c'est par ce goût prononcé pour l'étude que la vie intellectuelle va se distinguer. En tant que centre religieux dont l'école malékite est en vigueur, Tlemcen se présente également comme un grand foyer de rayonnement mystique.

Ce sont surtout les médersas ou collèges qui ont fait d'elle la cité intellectuelle. Beaucoup de ces médersas, à l'instar de celles qui furent fondées en Orient (fin du XI^e siècle), furent édifiées par les rois de Tlemcen qui avaient la particularité d'accueillir les savants et les lettrés avec faveur et distinction. Ils prenaient le soin d'accorder aux élèves aide et gratuité pour leurs études « tandis que la parole éloquente des maîtres qui enseignaient dans ces magnifiques écoles, attiraient dans la capitale des Beni 'Abd al-Wâd des étudiants nombreux de toutes les villes de l'Afrique mineure et de l'Espagne musulmane »¹⁰. Cinq de ces médersas eurent grand renom. La plus importante de tout le Maghreb central fut la Tachfiniyya du nom de son fondateur le sultan fastueux Aboû Tâchfin I qui régna de 1318 à 1337 et qui se distingua par la construction d'écoles, de palais et d'autres édifices. Les vestiges de cette médersa ont été hélas, balayés par le souffle colonial. En 1873 l'Abbé Bargès fut un des derniers voyageurs à l'avoir vue debout. Un autre sultan, Aboû Hammoû II, lui-même lettré et poète, encouragea de tout son pouvoir le développement intellectuel en attirant à sa cour des savants renommés et en fondant la médersa al-Ya'qoubiyya aujourd'hui disparue. Il faut citer aussi l'université d'al-'Oubbâd (banlieue est) contiguë à la mosquée et construite en 1347 sous le règne du

Mérinide Aboû al-Hassan.

Ces Médersas, qui « sont une des gloires de l'art musulman »¹¹ comme dira G. Marçais, jouissaient alors des dotations royales, ce qui leur assurait progrès et prospérité. On y enseignait la théologie, la jurisprudence, la grammaire, la rhétorique, la littérature, l'histoire, la philosophie, les mathématiques etc.

Tlemcen a rayonné aussi par la qualité de ses professeurs, ses savants prestigieux et ses poètes et écrivains renommés. Nous

citerons à titre d'exemple quelques figures illustres dans les diverses branches du savoir. Parmi les savants, il faut nommer les deux Ibn al-Imâm : Aboû Zayd (mort en 1340) et Aboû Moûssâ (mort en 1349), les deux Ibn Marzoûq : al-Khatîb (1310-1379) le grand père et al-Hâfid (1364-1438) le petit-fils, ainsi que Aboû 'Abd-Allâh al-Slâoui. Dans les sciences rationnelles Mohammed ibn Ibrâhîm al-Abilî (1282-1350) et al-Charîf al-Tilimçânî (1310-1370) figurent parmi les plus en vue. D'autres se sont distingués en sciences religieuses comme le cheikh Sidi Senoussi (1428-1490) ou Aboû 'Othmân Sa'îd al-'Ouqbanî (1320-1408). En mathématiques nous citerons Mohammed ibn al-Najjâr. En histoire Aboû al-'Abbâs al-Maqqarî (1578-1631) se tient en tête grâce à son fameux « Nafh al-tîb ». Parmi les poètes il faut mentionner Mohammed ibn Yoûcef al-Thaghri (début du VX^e siècle), le poète philosophe Aboû 'Abd-Allâh ibn Khamis (1253-1309), le poète mystique Ahmed ibn Abî Hajla (1325-1375).

Tlemcen compte aussi des saints qui sont particulièrement nombreux ; nous nous contenterons de citer Aboû Ishâq, Sidi Daoudî et surtout son grand saint-patron Sidi Aboû Médiène (1126-1198), mystique andalou de l'époque almohade. Dans son célèbre « Boustân », Ibn Maryam (mort en 1611) dresse une liste impressionnante de plus de deux cent noms d'hommes de lettres, savants, théologiens et saints. L'affaîssement culturel commença, en partie dès l'occupation turque.

Contrairement aux principales cités du Maghreb (Marrakech, Fès et Kairaouan), Tlemcen, ville quasi montagnarde, a le privilège d'autre part d'être très en rapport avec la mer. C'est par les ports d'Honaïn et d'Oran ainsi que celui de Rachgoûn que notre capitale s'ouvrait au monde d'outre-mer. De l'avis des historiens, Oran recevait les navires provenant de France et d'Italie, tandis que Honaïn communiquait avec l'Espagne ; Honaïn-Almería constituait le trajet le plus pratique et le plus emprunté. Aussi, Tlemcen qui se situe à la lisière du telle et des steppes, se voit, grâce au dynamisme de sa situation géopolitique, devenir le centre des échanges entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique.

Autrefois « très étendu et très florissant »¹², le commerce à Tlemcen permettait aux marchands et négociants de divers pays de s'y donner rendez-vous. Les marchands non musulmans y trouvaient bon accueil, ils disposaient d'hôtelleries (foundouks) comme en jouissaient les Génois et les Vénitiens. Ils y vivaient et trafiquaient en toute quiétude. Ce trafic entre les Italiens surtout, qui se rendaient régulièrement avec leurs navires chargés aux ports d'Oran ou de Mers al-Kébir, et les négociants maures de Tlemcen, constituait « une source intarissable de prospérité et de richesse »¹³. Comme marchandises provenant d'Europe, il y avait les soies d'Almería. Il en venait aussi d'Italie, de France, sans oublier « les toiles de Hollande ou de Bourgogne, les lainages de Flandres, d'Angleterre ou du Languedoc »¹⁴.

Florissant aussi était le commerce transsaharien de Tlemcen. Lieu de transit des marchandises d'outre-mer destinées au Sahara et aux autres villes de Berbérie, « Tlemcen affirme Bergès, était comme un lieu de passage entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique ; le principal trafic des marchandises de cette citée se faisait avec la Guinée et le royaume de Tombouctou »¹⁵. Tlemcen fut enfin le centre producteur des étoffes qui ont fait sa renommée et dont les articles (burnous, ceintures, éperons etc.) étaient très demandés sur les marchés de l'Orient et de l'Occident.

Le rôle de carrefour que tenait Tlemcen ne se limitait pas aux seules questions commerciales, il l'était aussi sur le plan confessionnel. Aux côtés des musulmans vivaient des communautés chrétienne et israélite. Les églises et les synagogues étaient fort nombreuses. La plus importante de ces dernières était placée sous le patronage du grand Rabb Ephraïm Ankoua (fin du XIV^e siècle) dont le tombeau demeure jusqu'à présent objet de vénération et de pèlerinage.

Carrefour de religions, Tlemcen était aussi carrefour d'ethnies. Aux couches berbères, arabes et européennes s'ajouta, avec l'entrée des Turcs un élément ethnique important ; les Koulouglis. Mais pour Tlemcen comme pour l'ensemble du Maghreb, occidental notamment, un souffle non moins important fut celui que ramenèrent avec eux les immigrants musulmans – et autres – d'Espagne. Ils importèrent avec eux des éléments de culture comme ces chants

grenadins et cette fameuse musique andalouse qui bénéficient jusqu'à maintenant à Tlemcen d'un jaloux esprit de conservation. Avant même ce déferlement qui était dû à l'avance des Espagnols, les Tlemcéniens, tout comme les citadins des autres villes, nouaient des rapports très étroits avec les musulmans d'Espagne. On les imitait dans les lettres, la poésie, la musique et d'autres aspects de la vie artistique.

Rappelons enfin le rôle de carrefour géographique, non seulement pour les routes militaires, qui firent de Tlemcen sa grandeur et sa vulnérabilité, mais aussi pour les voies naturelles. Deux voies se croisent en effet à Tlemcen : la voie ouest-est partant de l'Andalousie et du Maroc vers la Tunisie et l'Orient, avec deux routes possibles (vallée du Chélif et hautes plaines de l'intérieur), et la voie nord-sud qui place Tlemcen comme trait d'union entre la Méditerranée et le Sahara (Sénégal, Mali, Soudan). « Cette situation de carrefour, note G. Marçais, fera la fortune de Tlemcen en dépit des dangers que, par contre, elle attire sur elle »¹⁶.

En fait de fortune, une grande partie est due à la culture, car en tant que métropole servant de lieu de transit, d'escale ou de refuge à toute catégorie d'hommes (marchands, voyageurs, hommes politiques, savants, poètes, saints etc.), Tlemcen devient un foyer de culture. Lieu de passage des plus fréquentés ou « clef de l'Afrique occidentale »¹⁷, Tlemcen s'affirme – depuis le règne de Yaghmorâcen – comme « un pôle qui attire et retient les hommes de sciences », tout en s'ouvrant « aux séductions de l'art »¹⁸. L'éclat même de la cour zianide vient de ce que poètes et savant de tous les horizons y sont reçus et comblés de faveurs. Parmi ces derniers, on peut citer l'illustre auteur de la « Mouqaddima » qui fit retraite à al-'Oubbâd et professa dans sa médersa. Citons aussi le prestigieux vizir et homme lettres andalou Lissân al-Dîn ibn al-Khatîb. D'autres viennent de très loin en quête d'études et de sciences. D'autres enfin, des voyageurs comme le Marocain al-'Abdarî (XIII^e siècle), laissent de précieuses notes sur la ville.

Dans des temps plus proches – plus obscurs aussi – l'attrait traditionnel pour Tlemcen, de la part des voyageurs ne diminua pas pour autant. « Tlemcen vue par les voyageurs », c'est là un séduisant et riche thème pour un sujet de thèse. Les plus connus de ces voyageurs furent d'abord Léon l'Africain qui visita la ville au

début du XVI^e siècle et laissa une description qui témoigne de l'importance dont elle jouissait encore. Entre 1720 et 1732, ce fut l'Anglais Thomas Shaw qui lui rendit visite¹⁹. Entre 1783 et 1786, ce fut le Français L.R. Desfontaines. Un autre Marocain, voyageur, historien et géographe y fit une assez longue halte, il s'agit de Aboû al-Qâçim al-Ziyyânî²⁰. Au milieu du XIX^e siècle ce fut l'Allemand Heinrich Von Maltison²¹. L'abbé Bargès (milieu du XIX^e siècle) et Alfred Bel (première moitié du XX^e siècle) sont certainement ceux qui ont le plus mêlé leur vie à celle de Tlemcen par la quantité et la qualité de leurs travaux. L'histoire médiévale de la ville leur est redevable à plus d'un titre, elle le restera aussi à Brosselard grâce à ses découvertes archéologiques essentielles.

Si nombreux que furent les traces de courants extérieurs au Maghreb (Romains, Vandales, Arabes, Espagnols, Turcs et Français), Tlemcen rattache énormément sa vie culturelle, littéraire et artistique à la civilisation de l'Espagne musulmane. Ce qui est d'autant plus valable qu'on la surnomme : « la Grenade africaine » ou encore « la perle du Maghreb ».

ceci, elle le doit en particulier à ce qui a servi de liaison entre l'Orient et l'Occident, entre l'Europe et l'Afrique, c'est-à-dire ce berceau des civilisations et immense carrefour maritime ; la Méditerranée.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- ¹ Communication prononcée le 24 mai 1984 au Congrès International de Littérature Comparée « Paris et le phénomène des capitales littéraires, carrefour ou dialogue des cultures ». Université de Paris – Sorbonne (Paris IV), 22-26 mai 1984.
- ² Marçais (GEORGES) : Tlemcen ; H. Laurens, Paris 1950 , p. 12 .
- ³ JULIEN (Charles André) : Histoire de l'Afrique du nord. 2 tomes, Payot , Paris, 1980, t.2 p.155.
- ⁴ IBN KHALDOUN ('Abd al-Rahmân) : Diwân al-'Ibar (Histoire universelle) ; 14 tomes, Dâr al-Kitâb al-Loubnânî, Beyrouth, 1981. t ,13 p.161.
- ⁵ Bargès (l'abbé) : Notice sur la ville de Tlemcen ; lettre à Garcin de Tassy. Ext. du journal asiatique. Imprimerie royale, 1841, Notice p.22.
- ⁶ COLLECTIF : guide officiel du syndicat d'initiative de Tlemcen. Oran, p.14.
- ⁷ BEL (Alfred) : Tlemcen et ses environs ; A ; Thiriat et Cie. Toulouse, p.11.
- ⁸ Bargès : Notice, p.9.
- ⁹ Cité par A. Julien, t.2 p.161 .
- ¹⁰ A. Bel : Tlemcen, p.14-15 .
- ¹¹ id.p.50 .
- ¹² Bargès : Notice, p.20 .
- ¹³ Id.
- ¹⁴ G. Marçais : Tlemcen, p.92
- ¹⁵ Bargès : Notice, p.21
- ¹⁶ Tlemcen ville d'art et d'histoire ; 2° Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du nord, tenu à Tlemcen du 14 au 17 avril 1936. p.32
- ¹⁷ Bargès : Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom .B. Duprat-C ; Ainé, Paris 1859 , p.189 .
- ¹⁸ G. Marçais : Tlemcen, p.44
- ¹⁹ Cf. « Travels and observations relating to several parts of Barabry and the Levant », Oxford 1738. Traduit en français sous le titre : Voyages de monsieur Shaw dans la Régence d'Alger.
- ²⁰ Auteur de « al-Tourjournâna al-koubrâ ».
- ²¹ Cf. « Drei jahre im nordwesten von Africa ».

Voir aussi :

1. AI-DJILALI ('Abd-alRahmân) : Târikh al-Djazâir al-'âm (Histoire générale d'Algérie) ; 4tomes , Dâr al-Thqâfa , Beyrouth 1982 .
2. IBN KHALDOUN 5Yahia) : Histoire des Beni 'Abd el Wâd , rois de Tlemcen . Editée , gratuite et annotée par A. BEL ; Alger 1903 .
3. AI-MAQQARI 5Ahmed) : Nafh al-TîB ; 10 tomes , Dâr al-Kîtâb al- 'Arabî , Beyrouth S/D .
4. IBN MARYAM : al-Boustân ; Alger 1908 .
5. MINISTERE (Algérien de l'information) : Tlemcen . Collection Art et Culture , S. N.E.D. Alger 1971 .
6. NOUWAYHIDH ('Adil) : Mo'djam a'lâm al-Djazâir . Beyrouth 1983 .
7. al-SLAOUI (Ahmed) : al-Istiqçâ fî akhbâr al-Maghrib al-aqçâ.
8. al-TOUNBOUCTI (Abou al-Abbâs) : Nayl al-ibtihâj .

